

A classical portrait of Germaine de Staël, a French philosopher, writer, and politician. She is depicted from the chest up, wearing a white off-the-shoulder dress with puffed sleeves and a red turban with a white veil. Her hair is styled in curls. She has a thoughtful expression, looking slightly to the right. The background is dark and textured.

L'ABéCédaire de
**GERMAINE
DE STAËL**

L'abécédaire
de Germaine de Staël

Stéphanie Genand est professeure de littérature française
du XVIII^e siècle à l'Université de Paris Est Créteil.
Elle est aussi présidente de la Société des études staëliennes.
Ses travaux portent sur les relations entre Lumières et passions,
politique et morale, fiction et savoir, identité et altérité.

Dans la même collection

- L'abécédaire de Raymond Aron*, textes choisis par Dominique Schnapper et Fabrice Gardel, 2019.
- L'abécédaire d'Albert Camus*, textes choisis par Marylin Maeso, 2020.
- L'abécédaire de Claude Lévi-Strauss*, textes choisis par Monique Lévi-Strauss et Emmanuelle Loyer, 2021.
- L'abécédaire d'Alexis de Tocqueville*, textes choisis par Françoise Mélonio et Charlotte Manzini, 2021.
- L'abécédaire de Romain Gary*, textes choisis par Mireille Sacotte et Marie-Anne Arnaud Toulouse, 2022.
- L'abécédaire de François Furet*, textes choisis par Déborah Furet, 2022.
- L'abécédaire de Michel de Montaigne*, textes choisis par Michel Magnien, 2023.

L'abécédaire de Germaine de Staël

Textes choisis par
Stéphanie Genand

L'Éditions de
Observatoire

« Les Lumières aujourd'hui »,
une collection dirigée par
Dominique Schnapper et Fabrice Gardel

ISBN : 979-10-329-2758-8
Dépôt légal : 2023, novembre
© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2023
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Introduction

Lorsque Germaine de Staël s'éteint le 14 juillet 1817, c'est un univers qui disparaît avec elle : celui des dernières années de Louis XVI dont Jacques Necker, père de Germaine de Staël, est le ministre des Finances aussi célèbre que controversé, celui de l'Ancien Régime dont elle accompagne et analyse la chute au plus près du pouvoir pendant la Révolution et celui de l'Empire napoléonien qui laisse l'Europe dévastée par les guerres et la France politiquement plus clivée que jamais. Être née en 1766 représente en effet, au-delà d'une arrivée tardive dans le siècle des Lumières, une épreuve pour ceux que Staël désigne comme la « génération des survivants » et que Chateaubriand, de deux ans plus jeune qu'elle, nomme les « naufragés du temps » : des jeunes gens nourris de culture classique, qui grandissent contemporains d'une monarchie et qui assistent, à l'âge de vingt-cinq ans, au renversement de l'ensemble de leurs valeurs. Rien ne sera plus jamais comme avant. Il faut en urgence dessiner l'avenir, apprendre la liberté, découvrir de nouvelles existences collectives et résister au

vertige d'une vie sur laquelle souffle désormais le vent inédit de l'égalité, de la justice sociale et du partage des pouvoirs.

Entrer dans l'univers de Germaine de Staël s'apparente ainsi à un voyage aussi passionnant qu'éprouvant. La politique y occupe une large place, à la fois sous la forme d'événements – quelle séquence historique plus intense que les vingt-cinq ans (1789-1814) qui relient la prise de la Bastille à l'abdication de Napoléon ? – et sous la forme de concepts au cœur d'une œuvre théorique d'autant plus importante qu'elle émane de la plume d'une femme. Staël ne se contente pas en effet de vivre les bouleversements du pouvoir aux premières loges, compte tenu des fonctions de son père et plus généralement de la position éminente du couple intellectuel et politique formé par ses parents, Jacques et Suzanne Necker, sur la scène parisienne et européenne des années 1770-1780 ; elle analyse également en profondeur les ruptures qui surviennent, la tectonique des passions individuelles et collectives qui déchirent le pays et accomplit l'exploit de livrer en direct une autopsie lucide du présent. Rarement une œuvre aura scruté d'aussi près les défis, les difficultés, mais aussi l'incroyable chance que constitue la liberté. La France et l'Europe souffraient à ses yeux d'une dangereuse maladie, l'injustice et l'aliénation, que les premières années de la Révolution d'abord, puis la résistance de l'Angleterre, de l'Espagne et de la Russie ensuite, sous le règne autoritaire de Napoléon, guérissent salutairement.

Au moment de la mort de Germaine de Staël, mort prématurée à l'âge de cinquante et un ans et après six mois d'agonie qui l'ont laissée paralysée, l'avenir est loin d'être serein. Les Bourbons sont

revenus sur le trône, les troupes anglaises, prussiennes et russes occupent Paris et le congrès de Vienne, s'il rétablit la paix, consacre plus que jamais la fragilité de la liberté. Que reste-t-il de l'élan de 1789 ? Germaine de Staël cependant, sans rien masquer de ses doutes, ni de ses questionnements, persiste dans la confiance : la liberté triomphera et la ligne chaotique de l'histoire dessine, malgré ses détours et la violence dont elle s'accompagne, une route qui s'appelle le progrès. Rien de naïf dans une telle conviction : Staël croit au contraire en la solidité de principes inattaquables et qu'aucune guerre, ni aucune tyrannie ne parviennent jamais à éteindre. L'âme a nativement besoin de liberté, de justice et d'égalité. Reliant l'Amérique récemment indépendante à l'Angleterre, modèle d'équilibre monarchique et qui défend en 1814 l'abolition de l'esclavage, une même chaîne d'enthousiasme unit, à travers le monde, les fils et les filles des Lumières.

Celles-ci ne manquent cependant pas d'adversaires et le monde staëlien est aussi jalonné de combats, âpres et cruels. Combats idéologiques lorsque l'héritière de Necker, partisane de la monarchie constitutionnelle, s'oppose à l'empereur dont elle dénonce la dérive autoritaire et la confiscation du legs de 1789 ; combats publics aussi tant Germaine de Staël, violemment attaquée par la presse à toutes les époques de sa vie, expérimente dans la douleur la quasi-impossibilité, pour une femme, de s'aventurer dans l'espace public ; combats esthétiques enfin puisqu'il faut pour Staël, comme le rappelle son œuvre théorique immense et exigeante, refonder la création et redessiner les contours de l'imagination. Impossible en d'autres termes, après la Terreur, d'écrire un roman qui n'entérine pas les profonds

changements survenus parmi les valeurs, les caractères et les passions contemporaines. Sur la scène littéraire par conséquent, tout change également. Cette bascule, le terme de « littérature » en constitue l'un des symptômes puisque Staël, outre qu'elle le place au cœur de son grand traité publié en 1800 – *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* –, en redéfinit de manière inédite les prérogatives : la « littérature », sous sa plume, ne désigne plus seulement un ensemble de textes admirables, ni moins encore les règles qui apprennent à les composer, mais la dynamique interdisciplinaire du savoir qu'elle traque dans l'intégralité du champ de ce que nous appelons aujourd'hui les sciences humaines et sociales. Au lendemain de la Révolution, le livre n'est plus un bel objet, ni une perfection intemporelle à imiter : il reflète au contraire une culture, un héritage moral et religieux et un modèle politique. L'exercice du pouvoir détermine directement les enjeux de l'imagination et l'absolutisme, s'il bride les écrivains en ne leur laissant que les tréfonds de l'âme à explorer, ampute également leur plume de sa force contestataire. Or dénoncer, inquiéter, faire vaciller le pouvoir lorsqu'il s'exerce aveuglément constitue désormais la mission principale de l'écrivain. Tel est le sens du mot nouveau que Staël impose en 1800, « littérature », entendu non pas comme un divertissement admirable, mais comme une puissance alternative ; une arme de résistance politique et un miroir inquiet de ce que nous sommes ou plutôt, alors que le sang de la guillotine n'a pas encore séché, de l'inconnu qui nous habite.

Germaine de Staël arpente ainsi, avec audace, des continents inconnus. Au sens propre puisque les douze années d'exil

auxquelles Napoléon la condamne, entre 1802 et 1814, la chassent hors de France et en font malgré elle une Européenne convaincue. Allemagne, Autriche, Italie, Suède, Russie et Angleterre, rares sont les pays d'Europe qu'elle n'a pas traversés. Parfois douloureusement tant la mélancolie et la nostalgie de celle qui aime plus que tout Paris, la conversation entre amis et le recueillement devant les tombeaux des hommes admirés – Jean-Jacques Rousseau, Jacques Necker – brouillent son regard et la ramènent au passé ; mais ces assauts de désespoir n'ont qu'un temps. Le bonheur d'une rencontre, d'une discussion brillante de l'autre côté du Rhin, d'un sonnet composé avec les plus grands poètes italiens du temps ou d'une reconstruction politique grâce aux hommes providentiels qu'elle côtoie, en Russie et en Suède, transforme l'errance en découverte. Le monde staëlien résonne certes de cris de douleur, de colères et d'angoisses où la solitude vire au cauchemar ; mais il agrandit aussi l'échelle de l'identité. Que signifie être français, sinon revendiquer plusieurs nationalités ? On n'est jamais plus fertile, ni plus heureux, rappelle Germaine de Staël, qu'en franchissant la frontière. C'est le cas de sa propre trajectoire, elle qui est à la fois française, suisse et suédoise après son mariage ; mais c'est aussi le cas de Corinne, l'héroïne du célèbre roman de 1807, *Corinne ou l'Italie*, dans lequel Staël brosse, sous la fresque d'une passion impossible, les vertus d'une création apatride, à la fois anglaise et italienne, nourrie de Shakespeare et de Dante, d'analyse et de passion, de maîtrise et de feu. Être soi-même et plusieurs personnes en même temps : là réside, pour Staël, le meilleur remède à la stérilité et au ridicule qui menacent les arrogants refusant de parler une autre langue que le Français.

Germaine de Staël associe dès lors à cette nouvelle échelle géographique une audace politique, voire anthropologique : ce sont en effet toutes les catégories qu'elle passe au crible de sa critique. Que signifie être noble en 1810 ? Qui doit voter ? L'héritage politique français est-il compatible avec la liberté ? Quelle place enfin accorder aux femmes ? Le vertige de la démocratie naissante, qui s'appelle déjà « république » en 1792, même si ses valeurs et ses principes diffèrent des nôtres aujourd'hui, s'accompagne chez elle d'une réflexion sur l'espace public et sur les modalités de son appropriation féminine. Les femmes, depuis les invasions barbares, ont été les actrices majeures du raffinement des mœurs, de la modération des passions et de la domestication de la violence. Pourquoi n'accéderaient-elles pas désormais, et plus encore au lendemain de la Révolution qui proclame la liberté et l'égalité de droit, à des places officielles ? C'est que pour Germaine de Staël, rudement éprouvée par sa propre trajectoire et sa propre carrière d'autrice, la femme publique est condamnée au malheur. Sa liberté existe théoriquement, mais elle échoue en pratique à s'affranchir d'une « destinée », autrement dit d'un sort déterminé non plus par la nature, mais par les représentations sociales et les constructions politiques qui interdisent son épanouissement.

Ce féminisme inquiet ou pessimiste offre par conséquent l'une des clés passionnantes pour comprendre notre présent. Soucieuse de liberté, de droit, d'égalité, mais aussi lucide sur le prix à payer pour réussir ces combats, Germaine de Staël reste la guide inspirée des interrogations qui nous agitent.

Stéphanie Genand

A

Acteur

Rarement on parvient, dans la vie, à pénétrer les sentiments secrets des hommes : l'affectation et la fausseté, la froideur et la modestie exagèrent, altèrent, contiennent ou voilent ce qui se passe au fond du cœur. Un grand acteur met en évidence les symptômes de la vérité dans les sentiments et dans les caractères, et nous montre les signes certains des penchants et des émotions vraies.

Tant d'individus traversent l'existence sans se douter des passions et de leur force, que souvent le théâtre révèle l'homme à l'homme, et lui inspire une sainte terreur des orages de l'âme. En effet, quelles paroles pourraient les peindre comme un accent, un geste, un regard ! Les paroles en disent moins que l'accent, l'accent moins que la physionomie, et l'inexprimable est précisément ce qu'un sublime acteur nous fait connaître.

1810, *De l'Allemagne*, II-27

Action

La philosophie ne fait du bien que par ce qu'elle nous ôte ; l'étude rend une partie des plaisirs que l'on cherche dans les passions. C'est une action continuelle, et l'homme ne saurait renoncer à l'action ; sa nature lui commande l'exercice des facultés qu'il tient d'elle. On peut proposer au génie de se plaire dans ses propres progrès, au cœur de se contenter du bien qu'il peut faire aux autres ; mais aucun genre de réflexion ne peut donner du bonheur dans le néant d'une éternelle oisiveté.

1796, *De l'influence des passions
sur le bonheur des individus
et des nations*, III-3

À genoux

« Il y a un moment dans cette danse napolitaine où la femme se met à genoux, tandis que l'homme tourne autour d'elle, non en maître, mais en vainqueur. Quel était dans ce moment le charme et la dignité de Corinne ! comme à genoux elle était souveraine ! Et quand elle se releva, en faisant retentir le son de son instrument, de sa cymbale aérienne, elle semblait animée par un enthousiasme de vie, de jeunesse et de beauté, qui devait persuader qu'elle n'avait besoin de personne pour être heureuse¹. »

1807, *Corinne ou l'Italie*, VI-1

1. Les guillemets indiquent la provenance d'une œuvre fictionnelle et d'un propos imputable au personnage plus qu'à l'autrice.

Aider les plus fragiles

Il n'y a point sur cette terre de plus grandes épreuves pour la morale que les emplois politiques ; car les arguments dont on peut se servir à ce sujet, pour concilier sa conscience avec son intérêt, sont sans nombre. Cependant le principe dont on ne doit guère s'écarter, c'est de porter ses secours aux faibles ; il est rare qu'on se trompe en se dirigeant sur cette boussole.

1818, *Considérations
sur les principaux événements
de la Révolution française*, II-11

Albertine

Tu ne peux te faire une idée de la vivacité d'Albertine [fille de Germaine de Staël et de Benjamin Constant]. C'est ta fille en miniature : même crainte de l'ennui, même besoin de mouvement et une société déjà non par la valeur de ce qu'elle dit, mais par l'intérêt qu'elle y met. Elle disait à Auguste : « Mais tu vois bien que je m'ennuie ; pourquoi donc ne me contes-tu pas des histoires ? » À présent elle tourne autour de moi et me dit : « Tu écris toujours », avec un vrai regret de ne pouvoir parler. C'est bizarre qu'un aussi bizarre caractère que celui de ta fille se recommence.

17 septembre 1803, lettre à Jacques Necker¹

1. Une liste détaillée des destinataires des lettres de Germaine de Staël se trouve en fin d'ouvrage.

Allemagne

La multitude et l'étendue des forêts indiquent une civilisation encore nouvelle : le vieux sol du midi ne conserve presque plus d'arbres, et le soleil tombe à plomb sur la terre dépouillée par les hommes. L'Allemagne offre encore quelques traces d'une nature non habitée. Depuis les Alpes jusqu'à la mer, entre le Rhin et le Danube, vous voyez un pays couvert de chênes et de sapins, traversé par des fleuves d'une imposante beauté, et coupé par des montagnes dont l'aspect est très pittoresque ; mais de vastes bruyères, des sables, des routes souvent négligées, un climat sévère, remplissent d'abord l'âme de tristesse ; et ce n'est qu'à la longue qu'on découvre ce qui peut attacher à ce séjour.

1810, *De l'Allemagne*, I-1

Ambition

Par l'ambition, je désigne la passion qui n'a pour objet que la puissance, c'est-à-dire la possession des places, des richesses ou des honneurs qui la donnent ; passion que la médiocrité doit aussi concevoir, parce qu'elle peut en obtenir les succès.

Les peines attachées à cette passion sont d'une autre nature que celles de l'amour de la gloire ; son horizon étant plus resserré, et son but positif, toutes les douleurs qui naissent de cet agrandissement de l'âme, en disproportion avec le sort de l'humanité, ne sont pas éprouvées par les ambitieux. L'intime pensée des hommes n'est point l'objet de leur

inquiétude ; le suffrage des étrangers n'enflamme point leurs désirs ; le pouvoir, c'est-à-dire le droit d'influer sur les pensées extérieures et d'être loué partout où l'on commande, voilà ce qu'obtient l'ambition. Elle est, sous beaucoup de rapports, en contraste avec l'amour de la gloire.

1796, *De l'influence des passions
sur le bonheur des individus
et des nations*, I-2

Amérique

L'Assemblée était saisie par un enthousiasme philosophique dont l'exemple de l'Amérique était une des causes. On voyait un pays qui, n'ayant point encore d'histoire, n'avait rien eu d'ancien à ménager si ce n'est les excellentes lois de la jurisprudence anglaise qui, depuis longtemps adoptées en Amérique, y avaient fondé l'esprit de justice et de raison. L'on se flattait en France de pouvoir prendre pour base les principes de gouvernement qu'un peuple nouveau avait et devait se donner.

1818, *Considérations
sur les principaux événements
de la Révolution française*, II-2

Amitié

Pour juger de l'amitié même, il faut l'observer dans les hommes qui ne parcourent ni la carrière militaire, ni celle

de l'ambition, et peut-être verra-t-on alors que ce sentiment est le plus exigeant de tous dans les âmes ardentes : on veut qu'il suffise à la vie, on s'agite du vide qu'il laisse, on en accuse le peu de sensibilité de son ami ; et quand on éprouverait l'un pour l'autre un sentiment semblable, on serait fatigué mutuellement de l'exigence réciproque. Je sais bien qu'au tableau de toutes ces inquiétudes, on peut opposer les êtres froids qui, aimant comme ils font toutes les autres actions de leur vie, consacrent à l'amitié tel jour de la semaine, règlent par avance quel pouvoir sur leur bonheur ils donneront à ce sentiment, et s'acquittent d'un penchant comme d'un devoir ; mais j'ai déjà dit dans l'introduction de cet ouvrage, que je ne voulais m'occuper que du destin des âmes passionnées ; le bonheur des autres est assuré par toutes les qualités qui leur manquent.

1796, *De l'influence des passions
sur le bonheur des individus
et des nations*, II-2

Amour

Ah ! Qu'il est heureux le jour où l'on expose sa vie pour l'unique ami dont notre âme a fait choix ! Le jour où quelque acte d'un dévouement absolu lui donne au moins une idée du sentiment qui oppressait le cœur par l'impossibilité de l'exprimer ! Une femme, dans ces temps affreux dont nous avons vécu contemporains ; une femme condamnée à mort avec celui qu'elle aimait, laissant bien loin derrière elle le

secours du courage, marchait au supplice avec joie, jouissait d'avoir échappé au tourment de survivre, était fière de partager le sort de son amant, et présageant peut-être le terme où elle pouvait perdre l'amour qu'il avait pour elle, éprouvait un sentiment féroce et tendre, qui lui faisait chérir la mort comme une réunion éternelle.

1796, *De l'influence des passions
sur le bonheur des individus
et des nations*, I-4

L'amour est la seule passion des femmes ; l'ambition, l'amour de la gloire même leur vont si mal, qu'avec raison un très petit nombre s'en occupent. Je l'ai dit en parlant de la vanité ; pour une qui s'élève, mille s'abaissent au-dessous de leur sexe, en en quittant la carrière ; à peine la moitié de la vie peut-elle être intéressée par l'amour, il reste encore trente ans à parcourir quand l'existence est déjà finie. L'amour est l'histoire de la vie des femmes, c'est une épisode dans celle des hommes ; réputation, honneur, estime, tout dépend de la conduite qu'à cet égard les femmes ont tenue, tandis que les lois de la moralité même, selon l'opinion d'un monde injuste, semblent suspendues dans les rapports des hommes avec les femmes.

1796, *De l'influence des passions
sur le bonheur des individus
et des nations*, I-4

Amour conjugal

Ma mère, dont toutes les affections étaient passionnées, aurait été très malheureuse si elle n'avait fait que ce qu'on appelle communément un excellent mariage ; si elle avait été liée à un homme seulement bon, seulement généreux. Il lui fallait trouver dans le cœur de son premier ami cette sensibilité sublime qui n'appartient qu'aux esprits supérieurs, et que l'esprit supérieur détruit presque toujours, parce qu'il inspire d'autres désirs, d'autres penchants que la vie domestique. Il lui fallait l'être unique, elle l'a trouvé, elle a passé sa vie avec lui ; Dieu lui a épargné le malheur de lui survivre : paix et respect à sa cendre ! Elle a plus mérité que moi d'être heureuse.

1804, *Du caractère de M. Necker
et de sa vie privée*

Amour filial

Ne sois pas malade. Trouve de la force dans l'idée de mon désespoir ; si nous devons mourir, mourons ensemble, dans quelques années, quand mon cœur y sera préparé, mais jamais, jamais il ne l'a été moins qu'à présent. [...] En effet, tout mon être n'est-il pas empreint de toi ? formé par toi ? Quand je reçois un billet, je pense à te l'envoyer ; quand je fais des vers, je veux que tu les voies ; quand j'acquies ici des idées nouvelles, je pense au plaisir de te les apporter, d'en causer avec toi, de me disputer, de me raccommoier. Ah mon Dieu, et ne plus se revoir est possible, et cependant on vit, et

Susceptibilité.....	199
Suffrage indirect.....	199
Suicide.....	199
Suisse.....	200
Suède.....	200
Système.....	201
Sympathie.....	201
Temps.....	203
Terreur.....	204
Testament.....	205
Théâtre.....	205
Tièdes.....	206
Tombeau de Rousseau.....	206
Totalitarisme.....	207
Toussaint Louverture.....	208
Toute-puissance.....	208
Traces.....	209
Traduction.....	209
Tragédie.....	210
Traite des Noirs.....	211
Transmission.....	212
Travail.....	212
Triomphe féminin.....	212
Trône renversé.....	213

Union mal assortie.....	215
Unité.....	215
Univers nocturne	216
Vérité.....	217
Vertu.....	217
Vertus de l'étude.....	218
Vésuve	218
Vie.....	219
Vieillesse	220
Violence.....	221
Violence populaire.....	221
Vivante	222
Voile.....	222
Voltaire	223
Voyage.....	223
Vulgarité.....	224
<i>Werther</i>	225
<i>Zulma</i>	227
<i>Liste des destinataires des lettres de Germaine de Staël</i>	229
<i>Sources</i>	233
<i>Liste des œuvres citées</i>	237